

CATHERINE FERRARIS

J'EN PASSE ET  
DES MEILLEURES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042510855

Dépôt légal : janvier 2026

# **Le pardon impossible**

« Tu ne jetteras aucun regard de pitié : œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied. »

Deutéronome 19 : 21

## Amédée

De la grande ville à la bourgade, le parc, de taille variable, est un lieu privilégié et habité. Entre les bancs parsemés de-ci de-là, pour converser, somnoler, reposer, observer, on peut rencontrer des sportifs, des contemplatifs, des végétatifs, des chiens, trois fois rien, des employés de bureau et municipaux, des lecteurs, des écouteurs, des dragueurs, des bacs à fleurs, des poussettes, des casquettes, des pigeons, des buissons, et bien sûr le coin des enfants : toboggans, cabanes à cachettes, balançoires, bac à sable. Le tout cerné par une barrière aux couleurs criardes ou gaies, selon l'humeur, pour protéger toute cette innocence des déjections canines ou empêcher l'intrusion des adultes dans cet espace préservé. Dans la petite ville de R\*, le parc municipal pourrait ressembler à tous ceux que l'on connaît, mais il a la particularité d'être posé au sommet d'une colline et de proposer un panorama élargi sur l'océan. Ainsi, selon les saisons, le vent lui rapporte des odeurs de goémon mêlées au cri des mouettes et à leur fiente blanchâtre.

C'est dans ce parc que débute mon récit. J'avais pris l'habitude de m'y rendre en fin d'après-midi, une façon pour moi de finir quelque chose. Petit rituel : un livre qu'on glisse dans une poche et le choix « du » banc, « mon » banc juste en face de la vitrine océane pour m'éloigner de la fréquentation ordinaire et me laisser porter par le moment.

Ce jour-là, le ciel lissait ses nuages gris en frôlant la ligne ardoise de l'océan. Petite contrariété : « mon » banc subissait un traitement de rafraîchissement de couleur annuel. Je le laissai donc aux caresses des pinceaux et me résignai à me rapprocher du parc des enfants. L'heure n'étant pas aux sorties « d'école-goûter », j'étais sûr de trouver une place libre et un peu de tranquillité. Deuxième contrariété, l'unique banc disponible est déjà occupé. En marchant dans sa direction, je perçois de façon plus distincte la silhouette d'une femme. La nuque est raide sous des cheveux noirs détachés sur des épaules figées. Je ne vais tout de même pas rebrousser chemin pour cause de partage imposé de mobilier public ! Avec le plus de convenance, je m'assois à l'extrémité. La femme n'a pas frémi. Le profil reste impassible,

le regard au loin. Respectant cette discrétion qui m'épargne une conversation dont je pressens la fadeur, je sors de ma poche ma lecture du moment : *Un secret* de Grimberty. Absorbé par les mots, je ne m'aperçois pas immédiatement que la femme aux cheveux noirs a lu discrètement le titre de mon livre et tente de deviner du regard les lignes des pages ouvertes. « Si vous gardez un secret, il est votre esclave. Si vous le dévoilez, vous êtes le sien ». Serait-ce une manière dissimulée d'engager des confidences ? Cette fois, elle a tourné son visage vers moi. Elle m'offre un masque de tragédienne : les pommettes hautes, le teint crayeux qu'accentue le noir des sourcils.

Que veulent dire ses prunelles trop sombres ? Dois-je pousser plus loin ? Je soupçonne un tourment et, par nature, je répugne à écouter les mêmes histoires de vie pitoyables de ces êtres désorientés, mais, à cet instant, intrigué, subjugué ou porté par un mouvement d'empathie, je devine sous le frémissement de sa bouche que je me dois de l'écouter.

Il faudra plusieurs rencontres sous le peuplier d'Italie pour qu'Amédée me révèle son terrible secret.

Amédée est la fille d'Arsène, un affréteur renommé de Marseille. L'entreprise familiale TRANSMER est florissante et règne sur le transport maritime depuis plusieurs décennies. Elle vit une jeunesse insouciante, poursuivant de vagues études de phytothérapie. Son frère Marcus a en charge les douanes et le service maritime, un poste clé.

Amédée a vingt ans, quand, sous le soleil écrasant, un voilier blanc vient accoster dans la rade. Elle fera rapidement connaissance de son propriétaire Iason lors d'un concert au casino de Cassis. Comment aurait-elle pu résister au fringant jeune homme ? Brillant, flambeur, oisif, navigateur émérite concourant à toutes les régates et un peu aventurier, ce jeune Grec sous des allures de beau gosse traîne déjà derrière lui de sourdes histoires familiales. Encore mineur à la mort de son père, un puissant armateur, il avait vu son héritage détourné par son oncle. L'affront restait vivace.

L'histoire d'amour entre eux devint évidente. Il fut introduit dans la famille et, malgré l'hostilité de Marcus, Iason, après la fille, avait su séduire le père. En quelques mois, il fut promu directeur commercial et on le fiança à Amédée. Mais, très vite, les

intentions du jeune Grec se firent plus précises. Il ambitionna des parts dans la société. Prétentions somme toute naturelles ; relève de la jeune génération, pensa-t-on. Mais le vieil Arsène n'était pas prêt à lâcher son gouvernail. Il devait s'assurer de la fiabilité de son futur gendre. Il lui assigna la tâche d'étouffer une grève des manutentionnaires qui risquait de mettre en péril la société.

Comment y parvint-il ? Quoi qu'il en soit, dans les mois qui suivirent, syndicats et direction convinrent d'un accord et Transmer retrouva sa vitesse de croisière. Le vieux capitaine exigea alors de l'ason de relancer les succursales du bassin méditerranéen. Grâce à son talent de manager, ses relations, il redynamisa le service commercial, ce qui eut pour conséquence une augmentation non négligeable du chiffre d'affaires.

Amédée, admirative, savait stimuler son fiancé sans toujours comprendre ce qui pouvait le faire ainsi se démenier.

Un soir d'automne, elle obtint enfin un début de réponse.

Sur la terrasse de la superbe villa dominant la mer, l'ason fatigué et un peu aviné lui avoua qu'il n'avait pas été porté au gré des vents jusqu'au domaine d'Arsène.

« À ma majorité, je suis allé voir mon oncle. Il me devait des comptes sur mon héritage. Je l'ai menacé d'un procès. Il a ri, sûr de son impunité ; les juges fréquentaient sa maison, voyageaient sur ses bateaux. Cependant, les affaires déclinaient. La concurrence exacerbée, le trop grand nombre de bateaux sur le marché, l'effondrement des prix du fret l'avaient mis en difficulté et, face à ma détermination, il m'a proposé un deal. Je récupérerai mon héritage (qu'il avait, disait-il, su développer avec succès) à condition que je décroche de nouveaux marchés avec les sociétés de transport. Mon choix s'est alors porté sur Transmer, celle de ton père, solide et diversifiée. Tu as vu, j'ai fait mes preuves comme manager, mais maintenant il faut que je signe. Et cela n'est pas de mon ressort. Je dois m'en remettre à ton frère Marcus. Il se méfie de moi et des armateurs grecs. Jamais il n'acceptera d'aussi grosses transactions, et jamais je ne retrouverai mon bien. Je serai toujours le fils déshérité errant sur les mers. Pourtant, une chose est sûre. Quoi qu'il advienne, dans toute cette aventure, j'ai gagné le bien le plus précieux qui vaut tous les contrats, tous les vraquiers, tous les dividendes... Oui,

j'ai trouvé mon précieux trésor, ton cœur, ton amour. Amédée, mon aimée, tu es ma Toison d'or ! »

Tout à son amour, Amédée ne voulut pas entendre dans ces paroles la niaiserie des mots qu'elle mit sur le compte d'un garçon qui avait, soit lu trop de poèmes au romantisme en agonie, soit qui n'avait pas lu du tout. Elle crut cependant à sa sincérité (et puis quel charme !) et se proposa de l'aider dans son entreprise. Mais Marcus n'est pas un homme que l'on flatte, que l'on corrompt, que l'on promotionne. Le fils du patron connaît son affaire et ce n'est pas un bellâtre grec qui allait lui dicter sa conduite. Amédée le savait. Elle n'avait jamais aimé ce frère hautain, imbu de sa position d'aînesse, misogyne au point de n'avoir aucun personnel féminin. Elle tenait là sa revanche. D'une pierre deux coups : elle allait humilier le frère et célébrer le fiancé.

Elle fomenta un plan diabolique qui se résumera par la diffamation, faux et usage de faux, chantage, accusation de corruption.

Sous la contrainte, des contrats conséquents furent signés avec l'armateur grec, promesse de revenus confortables pour Iason.

Les amants, exaltés par leur succès, furent découverts par Arsène. Pour le fuir, ils montèrent sur le voilier blanc et filèrent vers la Grèce. Marcus, éperonné par la colère du père, voulut les poursuivre et les confondre. Il sauta dans sa décapotable de sport rouge, si puissante et si rapide, qu'en enfilant les virages de la corniche il en rata un, plongea dans le vide et s'écrasa, *in fine*, douze mètres plus bas dans l'eau.

En me contant ces aventures, Amédée avait rosi ses joues, la pupille s'éclairait. Elle revivait ces années comme une folie d'adolescents. Ils étaient passionnément amoureux, follement épris. Oui, amoureux jusqu'à la folie !

Iason se présenta en conquérant chez l'oncle Blaise ; les contrats l'assuraient désormais de reprendre sa place dans la société qu'on lui avait flouée. Il venait chercher les lauriers de la gloire.

Quelle innocence !

Iason avait certes des talents de négociateur, mais il avait face à lui un homme du monde des requins d'affaires. Il était bien évident que ce vieux loup de mer ne lâcherait jamais son empire ! Certes, le neveu l'avait bluffé, mais c'était désormais

SON héritage qu'il remettrait en droite ligne à son fiston Charles, moins subtil, mais sûrement pas au fils de son frère. *Acta est fabula*. Point final. Cette décision jugée malhonnête sembla plus ébranler Amédée que son amoureux, qui retourna avec bien peu d'états d'âme à sa vie de régates et de soirées mondaines. Les mois passèrent ainsi, dans ce que l'on appellerait une ellipse enchantée.

La vie en Grèce – oliviers, orangers, maisons blanches, rakis, mezzés, mer turquoise... carte postale – adoucit les mœurs. C'est donc tout naturellement que Iason, les tensions familiales apaisées, et sur une idée d'Amédée, convia l'oncle Blaise à un cabotage de quelques jours dans les îles sur sa dernière acquisition dont il n'était pas peu fier : un voilier de « course-croisière ». Amédée avait rangé sa rancune et se montrait une hôtesse toute en délicatesse.

Le troisième jour, la mer s'était un peu agitée et l'on décida de s'abriter dans une petite crique, le temps de laisser passer. Iason à la manœuvre monte au près, Amédée choque l'écoute. Blaise, qui ne naviguait plus que sur de gros yachts de 70 mètres, retrouve avec un certain plaisir les gestes du temps où, adolescent... enfin, ça c'est son histoire !... Il s'est placé à l'avant du pont. La bôme qui aurait dû être à l'extérieur revient en force sous l'effet d'une bourrasque et le fait basculer par-dessus bord. Iason, l'œil rivé au GPS, ne voit pas le corps du tonton battre des bras et, *ex abrupto*, faire un plongeon désarticulé dans les flots.

Nouvelle ellipse maritime pour constater la disparition du parent. Au retour, il fut bien difficile d'expliquer à la famille en deuil les causes du décès. On s'en remit à la fatalité du monde de la mer et après une enquête rapide et un enterrement en grande pompe, l'affaire fut classée. Iason put enfin retrouver sa place à la tête de l'affaire familiale.

Pourtant, un climat de défiance s'était sournoisement installé à la table du conseil d'administration. Charles, le fils de Blaise, s'interrogeait : « Ils étaient trois sur le bateau, personne n'a rien vu ! Et le gilet de sauvetage ? » Il croyait de moins en moins à la résignation de son cousin. Et cette Amédée, trop polie pour être honnête ! Elle damnerait tous les hommes d'équipage. *Fide, sed cui vide*, autrement dit « ne fais pas confiance à n'importe qui ». Ses soupçons s'affirmèrent quand il surprit à une fenêtre entrouverte des bribes de phrases d'une Amédée hors d'elle lors d'une scène de ménage orageuse : « Je le vois bien, je t'aime et je fais

du mal ! » Surtout : « Pour ton oncle c'était la seule solution... Un seul témoin, pas de témoin... Il faut que je fasse tout ici ! J'ai déshonoré mon frère, je l'ai tué, mon père m'a reniée. »

Charles prit cette confession intime pour des aveux et harcela le couple qui, sous la menace de la réouverture du dossier de la mort de Blaise, prit la décision de s'enfuir une nouvelle fois. Les amants machiavéliques, découverts par Charles, montèrent sur le voilier blanc et filèrent vers la Crète.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Les jours qui suivirent, je revins à ce même banc écouter l'histoire d'Amédée. J'ignore encore si dans ces moments je venais chercher un récit de vie terrifiant ou la présence de cette femme équivoque. Je prenais un certain plaisir à pénétrer toujours plus loin dans sa confiance.

Ce jour-là, je la surpris dans une contemplation absente des jeux d'enfants. Quand elle sentit ma présence, elle se ressaisit. Après quelques mots de salutations, je l'incitai à reprendre le cours de son odyssée.

« Vous me disiez que vous vous étiez installés en Crète. » Elle esquissa un sourire qui lui permit de remonter vers les images d'un passé dépassé. « La Crète ! Y êtes-vous déjà allé ? » Sans attendre ma réponse : « C'est très sauvage, parfois austère. C'est le pays de Minos... les amours de Zeus... le labyrinthe où l'on enferme les monstres... Nous nous sommes mariés là-bas. Une nouvelle vie et deux enfants. Deux magnifiques enfants. Ils ressemblaient beaucoup à leur père, qui d'ailleurs les adorait. Nous avons grandi et oublié nos infortunes. Enfin, je voulais le croire. Nous avons grandi et nous avons vieilli... Vous savez ce qu'est le fatum ?... C'est dans cette île que devait se révéler mon destin. Nul ne peut y échapper, n'est-ce pas ? »

J'avoue qu'à cet instant j'étais prêt à tout entendre, mais pas l'indicible.

C'est donc avec ses mots que je vais vous relater la tragédie car il s'agit bien de cela.

« Pour mon mari, le monde est un voyage permanent. Il ne le conçoit que dans le mouvement, la prise de risques, l'inattendu. Il fut évident que la vie que nous menions finit par le lasser. Même les régates n'avaient plus le vent en poupe. Il s'essaya aux circuits automobiles, il acheta des chevaux qu'il faisait courir, il participa au Rallye Dakar. Je compris qu'il s'étourdissait

en quête non de récompenses, mais de défis vite dépassés, alors que doucement, je me satisfaisais de cette vie apaisée, entourée de mes enfants adorés. Il se mit à fréquenter trop souvent les cercles festifs, les milieux où l'on se congratule dans l'instant, s'oubliant au petit matin. Je l'avais accepté avec une certaine réticence, mais j'aimais cet homme et voulais croire que ses folies seraient passagères, que les années le verraient s'assagir. Illusion ! Je me cachais la face et je compris qu'il avait entrepris une autre conquête, plus violente.

Elle s'appelait Blanche.

Je l'avais croisée à plusieurs reprises dans ces soirées à champagne. Trop belle, très jeune, si fantasque. Ce que je n'étais plus. Une fois encore je me résignai et me cantonnai à mon rôle de femme et de mère aimante. Cela a peut-être été mon erreur ! Ses absences se firent plus longues, sa liaison avec la belle et riche héritière fut bientôt de notoriété publique. Que pouvais-je faire ?

Lorsque ce jour d'été, il me demanda de l'accompagner à une party, je n'imaginais pas qu'il puisse s'afficher avec celle qui était devenue ma rivale. Je sentais les regards moqueurs ou affligés de ce petit monde mesquin qui peuple les sorties mondaines. Iason m'abandonna vite aux petits fours pour rejoindre la jeune Blanche. Savoir que son mari vous trompe est douloureux, mais cela reste une abstraction. En les voyant tous les deux, côte à côte, complices, souriants, si beaux... Je voulus fuir. C'était trop d'humiliation ! Nous avions partagé de tendres moments, vécu tant de folies. Notre amour était si puissant, ravageur ! Il était impensable que moi, Amédée, je disparaisse comme un vieux souvenir nostalgique !

Dans un ultime élan de femme amoureuse donc combative, je décidai d'affronter ma rivale sans intention particulière. J'ignorais alors ce qui allait suivre. Je profitai d'un moment où elle n'était pas entourée pour l'aborder. Elle portait une étole blanche au-dessus d'une légère robe turquoise, "de la couleur de ses yeux", notai-je. Ses longs cheveux blonds couvraient ses épaules qui se dénudaient à chacun de ses gestes évidemment gracieux. Elle savait qui j'étais, mais elle ne fut pas désarçonnée à ma vue, au contraire, un sourire de conquérante glissa sur sa bouche un peu trop rouge à mon goût.